

## Conversation avec Mathilde Chapuis

### Comment est né ce roman?

En arrière-plan, il y a un désir d'écrire, tenace et constant, depuis l'enfance. Et au premier plan, une rencontre, particulière et bouleversante. Une situation face à laquelle je ne pouvais pas me dérober: je vivais à Istanbul avec quelqu'un qui avait fui la guerre en Syrie et subissait des conditions de vie indignes. J'ai commencé à écrire avec l'intention de dénoncer l'injustice que j'observais. Je voulais témoigner de ce que vivait un exilé lorsqu'il cherche à rejoindre l'Europe depuis la Turquie. Ensuite, le récit s'est complexifié, mes intentions se sont précisées, mais l'élan initial est resté.

### Quel est ce fleuve que s'apprête à traverser le personnage principal?

Le Meriç (ou l'Evros ou la Maritza) est fondamental pour tous ceux qui souhaitent gagner l'Europe clandestinement. C'est le dernier obstacle. Un obstacle qui peut mettre leur vie en péril. Ce fleuve sépare non seulement deux pays mais aussi deux continents. D'un côté l'Europe, de l'autre l'Asie. Ou d'un côté l'Occident, et de l'autre l'Orient. Si l'on se promène dans cette région – j'ai moi-même traversé trois fois cette frontière à pied, légalement bien sûr –, on passe d'un coup à travers une sorte d'écran. De «l'autre côté», les bâtiments, l'attitude des gens, la langue qu'ils parlent, la monnaie qu'ils utilisent, ce vers quoi ils sont tournés est vraiment différent. La région qui borde le fleuve côté grec a été très marquée par l'échange de population de 1923. Région bizarre, plutôt sinistrée. Très peu de tourisme. Un climat peu clément. Moi, j'aime beaucoup, j'y suis allée plusieurs fois, et notamment en octobre dernier pour prendre des notes. On traverse des villes qui, par certains aspects, me rappellent Belfort, où je suis née.

### Quelques mots sur la forme de votre récit...

J'ai choisi de raconter une traversée clandestine dont on suit le fil du début à la fin du livre. L'action principale est relativement minimaliste: il était important pour moi que les lecteurs aient le temps de s'installer au plus près de ce que vit le personnage. Page après page, on suit son avancée sur la zone frontalière qu'il doit franchir, un peu comme un long plan-séquence. Cette trame s'ouvre sur d'autres pans de l'histoire du protagoniste. Son passé, puis son avenir avec la narratrice. Mais, bien sûr, il y a des échos entre les différents moments, ils s'entremêlent pour qu'émerge progressivement une histoire plus complète.

### Comment avez-vous travaillé?

Je suis très tentée de répondre: «En m'arrachant les cheveux!» Plus sérieusement, ma première idée était de faire un petit livre de dessins. Les expéditions dont on me faisait le récit m'inspiraient alors davantage d'images que de texte. J'avais esquissé un personnage qui progressait vers le fleuve. J'imaginai que ce livre serait lu de droite à gauche, pour faire référence au sens de l'écriture arabe mais aussi pour symboliser ce glissement d'Est en Ouest qu'accomplit le héros, cette traversée à contre-sens. J'ai laissé tomber avant de m'y remettre début 2018, en explorant cette fois

l'écriture. Il fallait vraiment que cela aboutisse. Sans quoi, j'aurais continué à être poursuivie par les petites voix râleuses de l'insatisfaction si cette «histoire» n'avait pas trouvé sa forme esthétique, stable et cohérente.

### Vous n'employez jamais le mot «migrant»...

«Migrant» est un mot de l'extérieur, celui de l'observateur qui a le pouvoir de nommer. Et depuis quelques années, son usage a pris la place d'autres termes. On évite ainsi de parler d'«immigré», mot qui a désormais mauvaise réputation. Aujourd'hui, on dit «migrant» comme si cela constituait l'essence des gens dont on parle. Celui-là est un migrant, point. Quand on dit «migrant», on désigne l'Autre par excellence, celui qui est toujours en trop, bienvenu nulle part. Et moi qui, dans la position de l'auteur, suis dans la capacité de «nommer», je voulais trouver un moyen de ne pas exercer un pouvoir de rejet ou d'acceptation, et, d'une certaine manière, de le dénoncer.

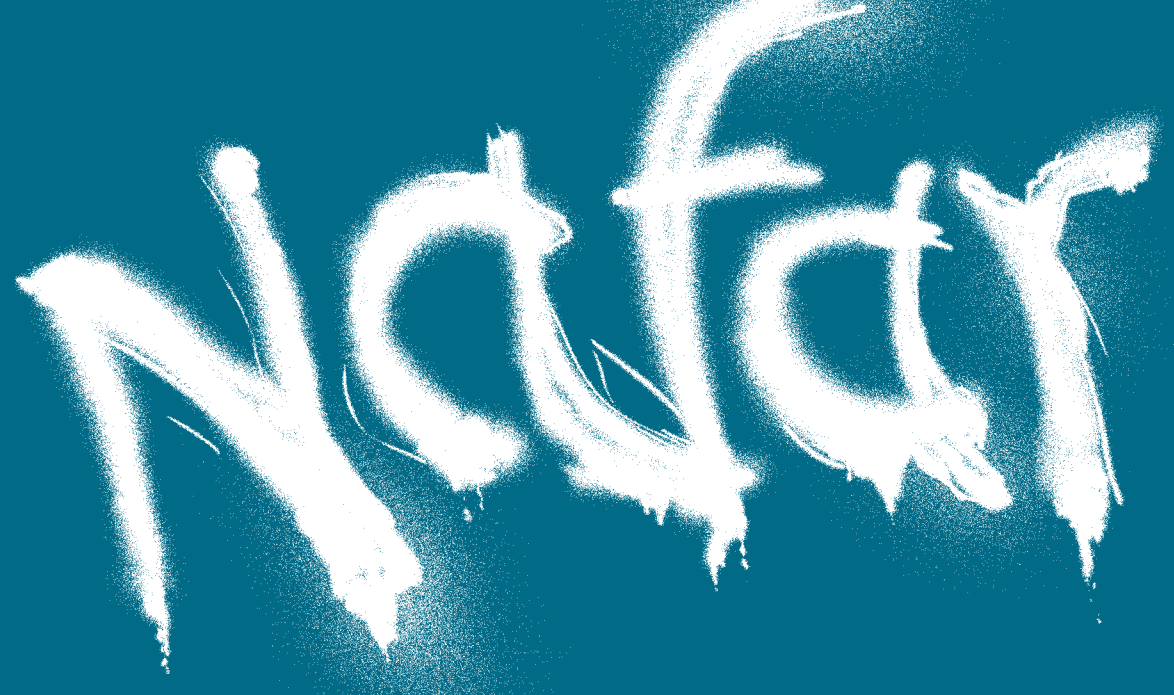
### Vous utilisez le terme «nafar»...

En arabe classique, «nafar» désignait un petit groupe de personnes. Le terme est aussi présent dans le Coran pour parler d'un individu quittant sa patrie pour une autre. Aujourd'hui, dans certains pays arabophones, il a pris une connotation méprisante – en Arabie Saoudite notamment, il désigne les travailleurs immigrés venus d'Asie du Sud-Est. En Turquie, les passeurs l'utilisaient pour désigner leur «marchandise». Et même si ces passeurs devenaient parfois des «marchandises» à leur tour, ils utilisaient ce terme – ils en utilisaient d'autres, d'ailleurs: il y a tout un lexique chez les passeurs pour ne pas être repérés: les bateaux gonflables étaient appelés «pastèques» et les flics «patates» dans les conversations téléphoniques. Mais mon idée n'est pas de remplacer migrant par nafar. C'est de voir ce que ça implique de porter ce nom qui colle à la peau, qui stigmatise et vous désigne comme appartenant à une catégorie inférieure.

### Le roman se déroule entre 2011 et 2015. La situation a-t-elle changé aujourd'hui?

2011, printemps arabes, début de la guerre en Syrie et 2015, année où j'ai quitté la Turquie, année de ce qu'on a appelé «la crise des migrants»... Voilà maintenant huit ans que cette guerre a commencé et beaucoup de Syriens se sont bon gré mal gré «fixés». La situation s'est stabilisée si l'on s'intéresse spécifiquement aux Syriens faisant le trajet Turquie-Grèce. Cela est dû à une nouvelle réglementation encore plus drastique qu'à l'époque, une entente entre la Turquie et l'Union européenne qui voue à l'échec quasiment toutes les tentatives de passage. Mais il n'y a pas que les Syriens. Ainsi, après la tentative de Coup d'État en Turquie en 2016 et les répressions qui ont suivi, des Turcs ont cherché à fuir et certains sont morts en essayant de traverser le Meriç. Et si par «situation» on entend le sort qui est réservé aux personnes qui, pour une raison ou pour une autre, prennent le risque de traverser cours d'eau, mers, montagnes, barrières, murs, pour arriver là où on leur refuse l'accès, alors je crois pouvoir dire que la situation n'a pas changé.

# MATHILDE CHAPUIS



Sur le fil périlleux  
d'une traversée

LIANA LEVI





**Mathilde Chapuis** est née à Belfort en 1987. Elle a étudié la littérature à Strasbourg puis à Naples. Entre 2012 et 2015, elle a sillonné la Grèce, la Turquie et le Liban, puis s'est installée à Istanbul où elle a travaillé à l'Institut français. Depuis 2016, elle vit à Bruxelles où elle a jusque récemment enseigné le français à des primo-arrivants. *Nafar*, son premier roman, se nourrit d'une précieuse proximité avec des exilés syriens rencontrés en Turquie.



© Dyed Photography/Opale/Éditions Liana Levi

### Extrait

Nous ne nous connaissons pas encore et j'ai l'opportunité de tout voir. Je peux m'élever et me pencher au-dessus du paysage. Je surplombe la forêt. Je surplombe le fleuve: rive gauche où tu te trouves, et rive droite.

Le Meriç chante fort, et bien qu'ils soient là, les soldats de l'armée turque, à monter la garde pour que les gars comme toi ne se fassent pas la belle du côté grec, rien ne dit encore si tu vas réussir ou échouer. Rien ne le dit à ce jeune homme épuisé, affamé, qui fait glisser dans sa gorge le fruit aigrelet des ronces en attendant de pouvoir traverser le fleuve, la frontière. Son oreille droite s'est débouchée. Il n'y croit plus autant qu'hier mais il n'a pas d'autre choix que de continuer. Je survole Edirne et Pazarkule, le poste frontière par lequel tu n'es pas autorisé à passer pour te rendre en Grèce car un nafar doit se débrouiller avec le fleuve, la forêt et la nuit.

Je plane au-dessus de la route sous laquelle hier après-midi tu as attendu ton départ. Je vois les champs, les rizières. Je vois la carte de ton évason.

**Nafar.** Octobre, nuit noire. Un homme s'enfonce dans les bois, le cœur battant, le souffle court. Non loin, un fleuve gronde, attirant, dangereux. Côté turc, là où l'homme se cache, ce fleuve s'appelle Meriç; sur l'autre rive, en Grèce, il se nomme Evros; et plus loin, en Bulgarie, Maritza. Pour tous ceux qui veulent rejoindre clandestinement l'Europe, ce fleuve-frontière est le dernier obstacle avant la promesse d'une vie nouvelle. Car celui qui s'apprête à le franchir, un léger blouson bleu pour seule cuirasse, est un nafar. Un voyageur en arabe classique, un sans droit, un migrant comme disent les médias. On ne connaîtra pas son nom, mais à travers le lien intime qui l'unit à la narratrice, son identité se dessine par fragments: une jeunesse à Homs, en Syrie, réprimée par la dictature, l'élan des printemps arabes, l'exil, les mois

d'attente avant le « passage », les rêves de paysages calmes et blancs, de bibelots bien rangés dans une maison à soi, en Suède ou ailleurs à l'Ouest... Jouant du flash-back et du travelling-avant, celle qui raconte pas à pas cette traversée-épopée émaille son récit d'échappées sur cette région meurtrie par l'Histoire. Elle est celle qui voit tout, celle qui témoigne du quotidien de tous les nafars croisés à Istanbul, celle qui endure les griffures des ronces et l'eau glacée du Meriç.... Elle est aussi celle qui convoque l'imagination pour dire l'indicible et les doutes. Elle est celle qui aime. Dans ce premier roman tendu comme un arc, bouleversant d'émotion retenue, Mathilde Chapuis nous conduit au plus près des obsessions de tous ceux qui n'ont pas d'autre choix que l'exil.



© D.J. Hoch

**Parution 22 août 2019**

Collection « Littérature française »

Premier roman

150 pages. 15 euros  
ISBN 979-10-349-0165-4

Éditions Liana Levi  
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris  
Tél.: 01 44 32 19 30  
editions@lianalevi.fr  
www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor  
Librairies, Salons: Élodie Pajot  
Droits étrangers: Sylvie Mouchès